

Jusqu'où se soigner avec des livres ?

Que les romans, le théâtre ou la poésie aident parfois à vivre, à se sentir plus fort, plus tonique, plus purifié, plus vivant, ou au moins à survivre, à nous redonner quelques forces pour tenir bon encore un moment, est davantage qu'un *topos* sempiternel de la littérature occidentale, orientale, universelle : c'est une évidence incontestable pour tous ceux qui en font usage, qu'il s'agisse de l'écrire, de la lire, de la commenter, ou encore de la transformer en une trousse de premier secours faite de maximes-prescriptions et de citations-médicaments à utiliser en cas de besoin. La littérature est une médecine, une pharmacie, un soin, au moins une promesse de nouvelle santé. Comme la musique, sans doute, et l'art en général.

Il serait trop long d'essayer de retracer l'histoire de cette vérité. Il faudrait partir d'Aristote, ce fils de médecin, qui ne trouva que ce vilain mot de « catharsis » (purgation, ce qui n'est guère appétissant...) pour désigner cette étrange capacité de la tragédie à nous délivrer des pires de nos passions, c'est-à-dire de nos maladies constantes pour un grec ancien : la terreur, la pitié et l'enthousiasme. Il faudrait même sans doute remonter encore avant : aux grands poèmes thérapeutiques de Parménide, Héraclite, Empédocle, à toute la poésie lyrique de la Grèce archaïque. Et il faudrait ensuite descendre pas à pas le fil du temps jusqu'à aujourd'hui, en s'arrêtant sans doute longuement sur la longue tradition des écrivains médecins qui courent en France de Rabelais à Céline, et aussi bien que sur la longue tradition des écrivains malades — Proust, Artaud, Raymond Roussel, Max Blecher, Fritz Zorn, etc. ; en traversant les carnets et journaux intimes d'écrivains si souvent conçus comme des thérapies privées ; et en tâchant à chaque fois de distinguer le plus clairement possible les différentes vertus médicales qu'on a pu prêter à la littérature : contre la souffrance, la tristesse, le désespoir, la folie, la perte, la solitude, la bêtise, l'aphasie, le handicap, la maladie organique...

Longue et compliquée histoire. On ne s'y risquera pas pour cette fois. Mais, en vérité, on n'en a même pas besoin pour saisir le problème tant cette puissance thérapeutique de la poésie comme de la prose, de la nouvelle comme du conte, de la fiction comme du récit, est une expérience de fait immémoriale et à peu près universellement partagée. Expérience que Le Clézio, dans *Haï* (*haï* veut dire à la fois l'énergie et la santé dans la langue des Indiens du Panama), résume sans doute au mieux : « Un jour on saura peut-être qu'il n'y avait pas d'art mais seulement de la médecine ».

Il y a pourtant quelque chose qui ne va pas dans une telle conception thérapeutique de la littérature, très au-delà des reproches particuliers que l'on peut faire au livre de Le Clézio : ce nouveau mythe de l'innocence des origines et du bon sauvage qu'il semble réinventer, son abandon parfois troublant à la pensée magique, son mysticisme un peu facile, etc... Car aussi vraie soit-elle historiquement et expérimentalement, il y a bien dans une telle conception quelque chose qui cloche, quelque chose de radicalement insuffisant. Et même plusieurs choses. Au moins trois.

Premièrement, toujours expérimentalement, on peut remarquer que l'inverse est tout aussi vrai : la littérature peut aider, soigner, renforcer, mais peut tout aussi bien blesser, égarer, empoisonner, ravager même. Non seulement parce qu'il existe, et parmi les plus grandes, des œuvres brûlantes, terribles, à jamais noires et destructrices, mais parce que plus généralement pour tout livre ou tout poème on ne connaît jamais d'avance ses effets de lecture ou d'écriture. Après avoir lu Sade, certains se sont trouvés particulièrement apaisés, d'autres en feu, d'autres encore sont entrés au couvent ou se sont suicidés. Pour Sade lui-même, sur ce qu'a pu produire ou détruire en lui son écriture de la jouissance, du fantasme et de la mort, le débat n'est pas clos. Ou pour prendre un exemple moins extrême, pensons aux lignes magnifiques et pathétiques de Virginia Woolf dans son *Journal* quand elle commente

sa lecture de Proust : elle est effondrée, brisée, stérilisée, Proust a tout dit, elle ne se sent plus rien sinon ce simple souvenir d'une admiration splendide mais auto-destructrice. Il y a tant d'œuvres qui sont trop hautes pour nous, nous laissent en miettes, et sans même qu'on puisse le regretter. En ce sens, si la littérature peut être effectivement un remède, il faut au moins entendre remède au sens grec de *pharmakon* ou au sens anglais de *drug*, c'est-à-dire à la fois remède et poison, stimulant vital et poisseux narcotique.

Allons même plus loin : non seulement l'écrivain est à la fois médecin et malade, non seulement la littérature est à la fois remède et poison, mais il n'est même pas sûr que le remède soit toujours préférable au poison, et le médecin au malade. Après tout, on peut aussi aimer une certaine littérature qui loin de nous apporter de doux traitements, nous maltraite, nous fouette, nous fait souffrir, nous scarifie sans reste et sans autre récompense. Sans doute pour nous apprendre la vie et nous apprendre à l'aimer, y compris dans ce qu'elle a de plus incurable, de plus douloureux, de plus inconsolable. C'est-à-dire pour nous rappeler d'une part combien la souffrance est une épice nécessaire de la vie, combien ceux qui ne savent pas souffrir ne savent pas vivre, et d'autre part combien tout a un coût, c'est-à-dire combien il est infantile de prétendre tout embrasser : la vérité, la beauté, le combat, et dans le même temps la santé, la sérénité, le soin. En vérité, l'un se paye presque toujours au prix de l'autre, la vérité, la beauté ou le rire de la vie au prix de sa démolition, et il est bon aussi que la littérature nous le rappelle de temps en temps. Pensons à Beckett dans *Fin de partie* : « Rien de plus drôle que le malheur... c'est la chose la plus comique du monde ». Ou à Fitzgerald dans *La Fêlure* : « La vie est bien entendu une entreprise de démolition ».

La seconde restriction tient à la réalité exacte des bienfaits que peut nous apporter la littérature. Pour revenir à Le Clézio, jusqu'où peut-on le prendre au sérieux quand il prétend toujours dans *Hai* que son devenir-indien « l'a arraché de la maladie et de la mort », lui

permettant de retrouver « l'infinie mansuétude de l'espèce » ? En un sens c'est splendide, mais en un autre c'est grotesque tant dès que la littérature parle de maladie, on n'est jamais très loin de l'imposture. Imposture d'user de maladies réelles, douloureuses, singulières (la tuberculose, le cancer, le sida) comme simples métaphores des maux supposés du temps à la manière de Thomas Mann dans *La Montagne magique* faisant d'un sanatorium suisse la vaste métaphore de la décadence européenne — Susan Sontag dans *La Maladie comme métaphore* a pratiquement tout dit là-dessus. Mais imposture tout autant au niveau le plus intime tant celui qui est véritablement malade ne peut plus ni lire, ni écrire et se moque comme d'une guigne de la littérature. Foucault définissait la folie, la vraie folie pas sa singerie ni son imminence, comme « l'absence d'œuvre » ; en un sens, il faudrait étendre cette vérité à toute maladie sérieuse. Le véritable malade expérimente comme personne la maladie comme désœuvrement et expulsion du champ littéraire. « Je suis déchu » disait Valéry Larbaud après l'attaque cérébrale qui le rendit un temps aphasique et brisa à jamais son écriture. Ce que Roberto Bolano a résumé plus drôlement dans l'une de ses dernières conférences avant sa mort, intitulée : « Littérature + maladie = maladie ».

En même temps, certes, il est tout aussi vrai que cette figure de l'écrivain ou du poète en imposteur, escroc, charlatan n'est pas nécessairement une figure à charge. Apprendre non seulement à supporter mais à affirmer et à vouloir ses impostures, ses différents masques qui nous cachent et nous protègent du regard des autres comme de soi-même, c'est aussi à cela que ça sert la littérature. Melville, en ce sens, a donné un portrait de l'écrivain d'une justesse et d'une ambiguïté formidables dans son dernier roman, *The Confidence-Man : His masquerade*, qu'on a pour une fois assez bien traduit en français par *Le Grand escroc*. Car l'écrivain en grand escroc est aussi bien un *Medecine-Man* qu'un charlatan, aussi bien celui qui vend du vent que celui qui révèle la vérité de chacun. De ce point de vue, il est donc encore possible de définir l'écrivain ou le poète comme médecin ou shaman, mais à condition

de ne pas se faire trop d'illusions sur leurs puissances réelles et de se rappeler sans cesse que le propre d'un médecin et d'un shaman dans la vie commune, c'est d'abord de s'avérer incapables de soigner les vrais malades qu'ils rencontrent et de pouvoir au mieux leur apporter un peu de répit et de réconfort humain, trop humain. En d'autres termes, la littérature aurait sans doute sa place dans nos hôpitaux, mais sans doute plus proche des unités de soins palliatifs que des salles de chirurgie. Ou plus radicalement encore, il s'agirait d'abandonner ces figures trop présomptueuses et trop viriles du médecin et du shaman. Leur préférer des figures plus douces, plus féminines : l'infirmière, la sage-femme. C'est-à-dire des figures qui privilégient le lien subjectif au résultat objectif (guérison, force, fécondité). Les grands poètes ne nous guérissent pas, ne nous rendent pas plus forts, ne nous fécondent pas : ils vivent simplement auprès de nous, avec une présence modeste, peu perceptible souvent, mais tenace.

Enfin, une dernière restriction à la conception de la littérature comme thérapie, soin ou *self-healing* vient de la confusion profonde qu'engendrent de telles promesses de nous sauver et de nous apporter santé ou vraie vie. Car de quoi parle-t-on alors ? *Salus*, en latin, a donné en français à la fois santé et salut. Mais peut-être que la littérature se fourvoie à trop jouer de cette équivocité. Car alors elle risque de tout confondre. D'un côté en « religiosisant », si l'on peut dire, les procédures concrètes de santé qui n'ont en vérité rien à voir avec le salut de nos âmes : celles-là sont précises, toujours singulières, toujours finies, celui-ci est toujours flou, vaguement universel, prétendument infini. De l'autre en rabaissant les justes exigences de notre vie spirituelle — la connaissance, le dépassement de soi, la force d'âme — à des fins strictement négatives : l'absence de maux, la résistance, la survie à tout prix. Autrement dit, en confondant la littérature comme santé et la littérature comme salut, on perd sur tous les tableaux : on fait une littérature aussi impuissante à soigner nos corps qu'à élever nos âmes. Nietzsche haïssait à bon droit une certaine forme de romantisme représenté par Schopenhauer

en philosophie et par Wagner en musique : le symptôme d'un art malade, d'une culture mourante, qui fait de l'œuvre un lit de mort. Or, il n'est pas sûr qu'une certaine littérature d'aujourd'hui soit vraiment sortie d'un tel romantisme mortifère ou complaisant, s'effondrant tantôt dans les récits sans fin de ses pauvres expériences privées, tantôt dans des formes de spiritualités aussi ignorantes que médiocres. L'écriture de la maladie est bien moins souvent sa conjuration réelle que son plus pathétique symptôme.

Mais là encore, il n'est pas sûr qu'une telle restriction soit définitive. Car, après tout, ce territoire impur entre connaissance objective et affects flous est à jamais, pour le meilleur et pour le pire, le lieu de la littérature, c'est-à-dire le lieu de la vie et du soin. A bien y réfléchir, c'est même exactement cela que veulent dire soigner et vivre. Soigner, c'est toujours tâcher de s'en sortir entre une guérison impossible et un renoncement impossible. Vivre, c'est toujours tâcher d'avancer entre une vraie vie inaccessible et une survie parfois plus terrifiante que la mort. En ce sens, le romantisme est autant l'ennemi de la littérature que sa vérité : ce dont l'on n'a de cesse de se défaire, ce qui n'a de cesse de revenir. Et la grande littérature est sans doute celle qui parvient à ne rien céder sur chacune de ces deux vérités.

Penser la littérature comme auto-thérapie ou comme promesse d'une nouvelle santé se heurte donc sans cesse à des objections irréductibles : la littérature, c'est aussi la mort, c'est aussi la souffrance objective et sans phrase, c'est aussi le mépris des malades et des faibles que l'on doit abandonner sans cesse pour écrire ou pour lire, pour apprendre à vivre sa vie au lieu de chercher sans cesse à la sauver ou à la soigner. Pire encore, le désir de littérature ne fait pas que se briser sur de tels récifs, il s'y déchire et s'y écartèle tant ceux-ci apparaissent très vite contradictoires : on se dégoûte de la littérature thérapeutique à la fois parce qu'elle marche et parce qu'elle ne marche pas, à la fois parce qu'elle est vivante et parce qu'elle est morte, à la fois parce qu'elle n'est qu'une littérature de bien-portant et parce qu'elle n'est

qu'une littérature de « pauvre petit malade » comme disait Roussel. Et pourtant, malgré tous ces chocs, ces contradictions, ces déchirures, force est de constater que le désir de thérapies littéraires demeure, increvable, inéliminable. Ce qui est peut-être le signe de sa vérité toujours précaire, toujours à reconquérir, mais à jamais décisive. Car, comme dit Nietzsche, « tout ce qui est décisif ne naît que malgré ».

Pierre Zaoui